

LA NOUVELLE-FRANCE

REVUE DES INTÉRÊTS RELIGIEUX ET NATIONAUX

DU

CANADA FRANÇAIS

TOME I

AOUT 1902

N° 8

AVÈNEMENTS ROYAUX

Les mois de mai et d'août, cette année, ont vu tour à tour un roi nouveau prendre en main le sceptre du pouvoir suprême.

C'est le plus jeune des deux qui a précédé l'autre, comme le peuple de race latine qu'il va diriger a devancé la race anglo-saxonne, dont son aîné est le chef, dans la découverte d'un monde nouveau et dans la conquête d'un domaine assez vaste pour n'y jamais voir coucher le soleil.

Alphonse XIII, roi par la mort de son père six mois avant sa naissance, n'a pas eu à se conformer à un rite spécial pour ceindre la couronne. C'est dans les bras de sa nourrice qu'il a ouvert ses premières Cortès. Parvenu à l'âge de majorité à seize ans, Sa Majesté Très Catholique a prêté le serment par lequel il assume les responsabilités du pouvoir royal.

Edouard, septième du nom, déjà grand-père, ne gravit les marches du trône qu'à l'âge de soixante ans. Nonobstant la longévité héréditaire de la lignée hanovérienne, on serait tenté, à cause de la grave opération qu'il vient de subir, de lui prédire un règne éphémère. D'un autre côté, le fardeau de la royauté, moins lourd que jadis, laisse vivre plus longtemps ceux qui en sont chargés. Sous le régime constitutionnel, où « le roi règne et ne gouverne pas, » la couronne pèse moins au front qui la porte : l'exécutif responsable allège singulièrement le travail et les soucis du souverain. Le roi Edouard ne saurait donc répéter avec son royal prédécesseur :

Uneasy lies the head that wears a crown ¹.

Les longues années d'attente et d'inaction forcée ont dû lui peser bien davantage.

Il y a, entre ces deux avènements successifs, des analogies et des contrastes qu'il semble juste de signaler pour en tirer quelques réflexions.

Et d'abord, les ressemblances.

Tous les deux succèdent à des femmes illustres. Alphonse reçoit de sa noble et vaillante mère, la reine régente Marie Christine, un royaume qu'il n'a pas tenu à cette dépositaire fidèle de ne pas lui transmettre intact. Edouard recueille un domaine qui, durant les soixante-quatre années du règne de sa mère, la reine Victoria, avait dilaté encore ses frontières déjà pourtant si reculées.

Tous les deux montent au pouvoir au lendemain de guerres désastreuses qui ont coûté à leurs pays respectifs

1 — Shakespeare, *Henry IV*, Acte III.

du sang et de l'or à profusion. Malgré les offres conciliantes d'une reine généreuse, qui avait su, dans le cloître ¹, apprécier les douceurs de la paix, l'ambition aveugle, la soif du lucre l'emportent; l'Espagne, écrasée par la supériorité du nombre et des ressources, perd le plus beau joyau de sa couronne, « la perle des Antilles, » et sacrifie l'archipel des Philippines à la convoitise des Américains. L'Angleterre, de son côté, cédant à l'influence néfaste d'une presse soudoyée par des capitalistes avides, et sourde aux protestations maternelles d'une reine qui déplore l'effusion du sang, s'engage dans une guerre qui n'a rien ajouté au prestige des armes britanniques.

Aux analogies succèdent les contrastes. Les deux races, latine et anglo-saxonne, si différentes de caractère, de religion, de mœurs et d'aspirations, ne sauraient simultanément jouer le même rôle ni jouir du même prestige. Du XV^e au XVII^e siècle, l'Espagne fut la dominatrice du monde. Alors, le soleil, à chaque instant de sa course, éclairait quelque portion de son immense domaine dans l'une ou l'autre hémisphère. Au XVIII^e siècle ce privilège échoit à l'Angleterre qui l'a conservé et accru durant le XIX^e siècle, malgré la rupture entre les colonies américaines et la mère-patrie.

Cette primauté universelle sera-t-elle toujours l'apanage d'Albion ? La consacrera-t-elle par une fusion fraternelle avec les Anglo-saxons de la grande république américaine ? Mais celle-ci, quelque homogène qu'elle tende à devenir par la langue, ne saurait l'être en réalité par suite de la

1 — Elle avait été abbesse du couvent de Hehradin, à Prague, où des dames chanoinesses de la haute aristocratie vivent en communauté, sans être liées par des vœux.

profonde diversité des éléments qui la composent au détriment de l'unité du type primordial.

D'un autre côté, la fédération projetée entre les races latines de l'Ancien et du Nouveau-Monde redonnera-t-elle à celles-ci, avec la prédominance intellectuelle qui leur appartient par droit de naissance, la prépondérance maritime et commerciale qui fut jadis le corollaire de leur expansion territoriale ? Faut-il en voir un présage dans le réveil religieux de l'Amérique latine, dans son retour progressif aux lois et à la discipline salutaires et civilisatrices de l'Eglise, sous la poussée inspirée des deux grands Pontifes du XIX^e siècle, Pie et Léon ? Il nous est permis de le croire. En attendant, le spectre du pangermanisme et du panslavisme surgit à l'horizon et inspire de sérieuses, voire de sombres réflexions, à ceux qui interrogent l'avenir.

Mais ne perdons pas de vue les deux rois qui, s'ils ont entre eux quelques ressemblances, offrent aussi de notables contrastes, outre celui de leur âge et de leur origine.

Alphonse est le filleul du vicaire du Christ ; sa foi est celle des saints rois qui ont porté comme lui la couronne de Castille et d'Aragon. Edouard est, pour un grand nombre de ses sujets, le chef d'une église qui a rompu depuis trois siècles avec l'unité catholique. Et si, par un traditionalisme plein d'anomalies dont la conservatrice Angleterre a le secret, il s'intitule encore « Défenseur de la foi, » ce compliment immérité d'un Pape au plus mécréant de ses ancêtres ne sert qu'à mettre en évidence l'abîme qui le sépare encore du siège de Pierre. Et pourtant — nouvelle contradiction ! — le roi d'Angleterre est couronné dans l'abbaye de Westminster, dédiée au premier Pape, Pierre, par Mellitus, premier évêque de Londres, restaurée et

embellie par Edouard-le-Confesseur, et toujours sanctifiée par sa dépouille vénérable. C'est par un contraste non moins frappant que le roi d'Angleterre doit ceindre la couronne du plus fidèle de ses prédécesseurs, de ce même chaste Edouard dont il porte le nom vénéré. Mais ici l'histoire s'est chargée de démentir l'exactitude de la tradition ; car le dernier roi qui ait porté la couronne d'Edouard fut Charles I^{er}. La révolution de Cromwell, qui a versé son sang, a également détruit les insignes de la dignité royale, reliques du saint roi saxon. Ceux qui les ont remplacés n'en sont que des imitations, comme le culte erroné qu'on a substitué à la foi de Grégoire et d'Augustin ne saurait être qu'un pseudo-catholicisme, en dépit de la persistance officielle à se parer d'un titre également contredit par la logique et par l'évidence des faits.

Jadis les rois chrétiens tenaient à l'onction du saint chrême, ceux des pays britanniques plus que tous autres, puisque le premier roi d'Occident qui l'ait reçue fut Aidhan, roi d'Ecosse, « consacré et béni, » nous dit l'histoire, par saint Colomban, dans l'île d'Iona, où dort la poussière de soixante rois. « Pas de baume, pas de roi, » tel était l'axiome reçu chez les rois d'antan. Cette foi en l'onction sacrée si chère aux rois d'Albion, comme à ceux de toute la chrétienté aux âges de foi, ne fut jamais mieux exprimée que par la parole attribuée par Shakespeare au malheureux Richard II : « Toute l'eau de la mer rude et orageuse ne saurait laver le baume d'un roi qui en a reçu l'onction ¹. » Il disait vrai ; car, déposé par son cousin, Henri IV d'Angleterre, puis assassiné, dit-on, par

1 — Not all the water in the rough rude sea can wash the balm from an anointed King. (*Richard II*, Acte III, scène II).

l'ordre de cet usurpateur, il ne devait effacer que dans son propre sang le baume de l'onction royale.

Edouard VII, comme ses prédécesseurs depuis Jacques II, a été oint avec de l'huile d'olive pure et simple, laquelle, d'après un auteur récent, « depuis l'époque des Stuarts, a suffi à nos souverains¹. » Au reste, en dépit des prétentions de l'ultra-ritualisme, pareille onction ne saurait avoir aucun caractère sacramentel, même dans l'acception la plus large du mot. Rome, en permettant aux pairs catholiques et à d'autres ayant droit d'assister à la solennité du couronnement, déclare que la présence du roi lui donne un caractère purement civil. Mais gardienne indéfectible de la parole sacrée qui enseigne que « tout pouvoir vient de Dieu, » maîtresse inspirée du respect dû, de par la loi divine, à l'autorité légitimement constituée, l'Eglise a toujours été, comme elle l'est aujourd'hui, le plus ferme, souvent le seul appui véritable du trône.

C'est elle qui nous a invités à exprimer notre reconnaissance au jour du couronnement par le chant solennel du *Te Deum*, qui nous a, en signe de joie, dispensés de l'abstinence et du jeûne l'avant-veille et la vigile de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, qui, chose singulière, devaient, sans la maladie soudaine du roi, coïncider avec la série des fêtes de l'avènement.

Puissent ces rapprochements, au lieu d'offrir des contrastes qu'on ne peut se lasser de déplorer, être au contraire le présage du retour à l'unité de la foi de cette Angleterre, jadis « l'île des Saints, » de ce peuple dont la trop grande loyauté à un indigne souverain, au dire de l'illustre

1 — *Pall Mall Magazine*, juin 1902, page 164.

Newman, a entraîné jadis la ruine spirituelle, et à qui, comme à ceux du Danemark et de la Scandinavie, on a, par degrés, et par un plan savamment et hypocritement combiné, escamoté, pour ainsi dire, son ancienne croyance. Le mouvement accéléré des retours individuels au giron de la sainte Eglise n'est-il pas de nature à justifier cette espérance ¹ ?

Quand les nations jadis très chrétiennes, quand les peuples latins qui doivent tout à l'Eglise, abusant du régime constitutionnel qui, chez eux, presque invariablement, au dire même de publicistes incroyants, aboutit au libéralisme anti-clérical, persécutent la mère qui les a engendrés à la foi, à la civilisation, à la grandeur nationale, la protestante Angleterre, en vertu de ces mêmes principes libéraux dont la tolérance est le dogme fondamental et la conséquence logique, accueille les religieux expulsés des pays latins. Le Dieu rémunérateur s'en souvient. Déjà l'hospitalité donnée aux évêques et aux prêtres chassés de France par la Révolution de '93, et la généreuse sympathie qui a fait voter des subsides pour leur soutien, ont mérité à l'Angleterre une partie de sa récompense. L'étincelle de foi restée latente au sein des vieilles familles catholiques s'est ravivée au contact des apôtres d'outre-Manche. Le sang des martyrs anglais intercédait toujours

1 — Notre époque a vu le premier lord maire catholique de Londres depuis la Réforme, Sir Stuart Knill, le premier juge-en-chef catholique, Sir Charles Russell. Sir William White, ambassadeur anglais à Constantinople, se félicitait naguère d'être le seul représentant anglais catholique à l'étranger depuis Elizabeth. Cet honneur a été partagé plus récemment par Sir Henry Howard, ambassadeur anglais à la Haye, Sir Francis Plunkett, à Vienne, et par d'autres. Sir Martin Gosselin, également catholique, vient d'être envoyé à Lisbonne.

pour la conversion de leurs compatriotes. Le Cœur Sacré du divin Maître, honoré dès le XVII^e siècle, à Londres, capitale de l'hérésie, par le serviteur de Dieu qui devait être plus tard dans l'Eglise l'apôtre officiel de cette dévotion salubre, le vénérable Claude de la Colombière, le Cœur de Jésus avait éclairé et réchauffé les âmes des ardeurs de sa charité, préparant de loin la résurrection spirituelle dont nous sommes les heureux témoins.

Le drapeau britannique protège aujourd'hui les missions catholiques en Asie, en Afrique, dans l'Océanie, et contribue ainsi efficacement, bien que d'une manière indirecte, à l'extension du royaume du Christ¹. Il protège également nos libertés religieuses et civiles, qui seront toujours sauvegardées si nous savons rester unis pour les défendre aussi fièrement qu'elles ont été vaillamment conquises.

Le jour viendra bientôt où la dernière insulte à notre foi inscrite dans les statuts de l'Angleterre en aura été effacée.

Si un parlement aveugle et entêté a forcé naguère le Roi, malgré ses répugnances, à prononcer un serment outrageant pour plus de dix millions de ses plus loyaux sujets, pareil fait ne se renouvellera plus.

C'est la croyance de ceux qui réfléchissent, que la formule offensive du serment royal a vécu, comme les lois pénales et l'inéligibilité des catholiques aux charges de l'Empire. Nous pouvions donc chanter à bon droit le *Te Deum* qui a signalé l'avènement de notre Roi, et nous continuerons à dire avec la sainte Eglise : *Domine, salvum fac regem !*

L'abbé L. LINDSAY.

1 — Léon XIII a déclaré aux ministres australiens qui le visitèrent tout récemment qu'en aucun pays du monde l'Eglise catholique ne jouit de plus de liberté qu'en Angleterre et ses colonies.

PAGES INÉDITES D'ERNEST HELLO

LETTRE D'INTRODUCTION

Monsieur le Directeur,

Vous me demandez quelques mots d'introduction aux pages inédites d'Ernest Hello dont vous commencez aujourd'hui la publication, et vous désirez surtout connaître les circonstances heureuses qui ont fait passer ces belles pages entre mes mains pour les transmettre à la *Nouvelle-France*. Il faut donc vous raconter un peu mon petit pèlerinage à Kéroman, au tombeau et à la maison d'Ernest Hello.

Il me serait plus facile de vous dire mon admiration et mon amour pour le grand penseur et poète chrétien que de vous raconter comment cet amour me poussa un jour jusqu'à Lorient, au fond de la Bretagne, et me donna l'audace de me présenter au château de Kéroman, seul et sans autre recommandation qu'un simple billet que je fis passer à M^{me} Hello, pour lui dire le but de mon voyage et lui offrir l'hommage d'un jeune prêtre canadien, admirateur d'Ernest Hello et de Jean Lander.

M^{me} Hello comprit sans peine le sentiment qui m'avait amené et m'accueillit avec une extrême bienveillance. « Un ami d'Ernest ! Soyez le bienvenu. » Et me présentant à M. Henri Lasserre et à M^{me} Lasserre, alors ses hôtes : « Un ami d'Ernest qui nous arrive du Canada. Comme ce pauvre Ernest serait heureux de voir des amis lui arriver de si loin ! » Et il fallut causer de tout, voir la bibliothèque, la chambre de travail, et surtout le petit pavillon au fond du jardin, au bord de l'Océan où Hello passa bien des heures de sa vie à prier, à méditer et à écrire. Vous avez lu les récits de Jean Lander, récits charmants par leur douce familiarité et souvent admirables par la profondeur

des sentiments et l'élévation de la pensée ; vous savez aussi par le livre si vrai de M. Joseph Serre, ce que fut pour le grand écrivain l'épouse qui fut elle-même assez grande pour le comprendre, assez forte pour le soutenir et le consoler : le charme des récits et la grande âme de l'épouse se retrouvent dans la conversation de M^{me} Hello, maintenant âgée de quatre-vingts ans. On ne se lasse jamais de l'entendre, surtout lorsqu'elle nous parle de « son cher Ernest. »

Au lieu des quelques minutes que j'avais espéré passer sous le toit d'Ernest Hello, il fallut accepter l'hospitalité, passer tout un beau jour avec M^{me} Hello et M. et M^{me} Lasserre, et même promettre de revenir avant de partir pour le cher Canada.

Et je suis retourné. Il y a aujourd'hui un an, au jour anniversaire de la mort du grand Hello, j'étais de nouveau à Kéroman et je célébrais la sainte messe dans la petite chapelle du château, pour lui et à toutes les intentions de sa vénérable épouse. Je passai là cette fois quelques jours, encore trop rapides pour moi, me promenant sous les grands chênes qui virent tant de fois passer « le pauvre Hello ; » je retournai au cimetière m'agenouiller sur sa tombe que marque une grande croix de granit d'un caractère de particulière et solennelle grandeur, et surtout, je me nourris de sa pensée et de sa vie que me racontait si bien M^{me} Hello. Naturellement, l'entretien nous amena à parler des œuvres inédites, et c'est avec grande joie que je reçus la permission de lire « ces manuscrits, fragments épars d'une grande pensée, pages intimes, religieusement recueillies, copiées et mises en ordre par les soins de M^{me} Hello, dont la main intelligente et l'œil exercé pouvaient seuls accomplir la tâche, et sauver pour nous et pour la postérité toute une part des œuvres, la plus belle peut-être, d'un des plus puissants esprits du XIX^e siècle¹. » Bien plus, l'extrême bienveillance de M^{me} Hello, à qui j'avais parlé de la *Nouvelle-France* qui allait naître, me permit de copier, pour les

1 — Joseph Serre — *Ernest Hello* — p. 135. Paris. Perrin, 1894.

offrir en primeur à vos lecteurs, les belles pages qui vont suivre et dont je garantis la parfaite exactitude. Ces pages sont prises un peu au hasard dans les trois gros cahiers des œuvres inédites, et presque toutes furent écrites dans la solitude de Kéroman, dans ce petit pavillon au bord de l'Océan, où bien souvent la vieille servante surprit Hello à genoux, en prières, lorsqu'elle allait l'appeler pour le déjeuner. C'est elle-même qui nous l'a dit : « Si vous aviez vu, monsieur, ajoutait-elle, quelle belle figure il avait lorsqu'il sortait de ses méditations, on aurait cru qu'il revenait du Ciel. »

Ernest Hello compte au Canada bon nombre d'amis et d'admirateurs ; ses œuvres puissantes ont ici, comme en France, élevé et fortifié bien des âmes ; c'est pour elles surtout que j'ai apporté avec bonheur à votre excellente revue les belles et très bonnes pages qui suivront. Je garde même l'espérance d'en obtenir d'autres de la grande bonté de M^{me} Hello, qui me disait à mon départ de Kéroman : « Je suis heureuse que vous emportiez ces pages pour qu'elles voient le jour chez vous, au Canada, où, je le sais, Ernest compte encore de bons amis qui savent le comprendre et l'aimer. »

A. DAMOURS, P^{tre}.

14 juillet 1902.

(17^e anniversaire de la mort d'Ernest Hello).

I

La plus haute parole que Dieu ait dite aux hommes est celle-ci : *Quæsi vi virum qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terrâ, ne dissiparem eam.* — Ezech. XXII, 30).

Par cette parole, Dieu a révélé ses instincts de gloire, car la gloire du plus fort est de rendre les armes au plus faible. Moïse l'avait deviné quand il exigea le pardon qu'il avait d'abord demandé.

« Laissez-moi, dit Jéhovah, mon parti est pris.

— Je ne vous laisserai pas, » répond Moïse.

Et Jéhovah est vaincu.

Sa gloire est d'être vaincu par l'homme.

L'homme ne peut chanter que quand il a vaincu Dieu.

Le peuple choisi, celui qui levait l'Arche d'Alliance, le dépositaire, le gardien de la gloire, s'appelait le peuple d'Israël. Israël veut dire « fort contre Dieu, » et Jacob, en qui se personnifie le peuple élu, reçut le nom d'Israël après la nuit sublime de son combat mystérieux, et le nom d'Israël tomba sur lui des lèvres sacrées de l'ange vaincu.

La gloire de Dieu est si essentiellement la victoire de l'homme sur Dieu que je ne puis me figurer que Dieu ait créé le monde pour une autre raison.

S'il n'eût dû faire que des êtres dont la volonté dépendît absolument de la sienne, il eût préféré ne rien faire.

Il a créé pour voir hors de lui la Liberté.

Or l'exercice de la liberté humaine, sa majesté, sa gloire, son principe et sa fin, c'est de vaincre Dieu. C'est là la façon haute et sublime de faire la volonté du Seigneur.

Faire sa volonté, c'est lui faire violence ; car il ne nous a pas créés pour autre chose ; les violents l'emportent, et si le péché a tant de puissance, c'est parce qu'il est la parodie sacrilège de cette violence sacrée.

Le péché viole la volonté de Dieu ; la prière doit la changer. Le péché lutte contre Dieu, loin de Dieu, sans Dieu, malgré lui. Il sera vaincu.

La prière lutte contre Dieu, près de Dieu, avec Dieu, inspirée par Dieu. Il faut qu'elle soit victorieuse.

Job et Jérémie sont les deux types sublimes et audacieux dont le blasphème est la contrefaçon. Le blasphème ne va

pas toujours plus loin que leurs paroles. Leurs paroles vont droit. Le blasphème va loin de Dieu.

Job et Jérémie visent au cœur de Dieu et l'attaquent directement. Le blasphème attaque Dieu dans son essence. La prière l'attaque dans sa conduite.

Le blasphème déteste son Esprit. La prière l'oblige à convertir sa conduite à son Esprit par la vertu de la matière touchée.

La Matière ! voilà le grand mot ! C'est sur la matière que la violence doit porter.

Satan a méprisé la matière, il a méprisé le corps humain à qui l'union hypostatique était réservée. Il a voulu s'élever par l'esprit. Il faut que son trône soit renversé par la matière qui est spécialement l'objet de ses dédains.

L'esprit de l'homme est le laboratoire de Satan. C'est là que toute vérité et toute erreur sont confondues par l'éternelle discussion qui donne à chacune d'elles les apparences de l'autre. Et si cela est vrai toujours, cela est bien autrement vrai à notre époque.

Les exercices de l'esprit ont atteint une telle subtilité qu'il lui est devenu impossible de se rien prouver à lui-même.

Le pour et le contre miroitent devant l'homme avec des droits en apparence égaux. On n'écoute plus les preuves tant on est certain d'avance de n'être pas convaincu par elles. La matière est la seule marque authentique que Dieu donne de son action.

Jésus-Christ commence par parler morale au centurion dont le fils va mourir. Le centurion ne l'écoute pas. Il l'interrompt : « Mon fils va mourir. — Va, dit le Seigneur, ton fils est sauvé. » Et l'enfant fut guéri à cette heure.

La chananéenne réfute Jésus-Christ et l'emporte sur lui. Il veut être vaincu. Il arme cette femme du don de vouloir.

Marthe renonce à... et dit que Lazare ressuscitera au dernier jour. « Si vous croyez, dit Jésus-Christ, vous verrez la gloire de Dieu. »

La gloire de Dieu, c'est le miracle sur la terre.

Il y a en Dieu deux puissances qui dorment et qui demandent pour se réveiller que la main terrible d'une violence exaspérée les secoue. Alors le monde qui se moque des discours, tombera à genoux devant le fait visible, et Jéhovah sera renouvelé, selon la parole de l'Ecriture. Toutes les prières triomphantes de l'Ecriture sont des reproches sanglants lancés vers Dieu.

« Non, dit Agar dans le désert, je ne veux pas voir mourir cet enfant. » Et l'ange lui montre la source vive, et Ismaël vivra.

Le fils de la veuve est mort. « Seigneur, s'écrie Elie, est-ce ainsi que vous récompensez celle qui me nourrit pendant la famine ? » Et il s'étend sur l'enfant et l'enfant ressuscite.

Et cette bonne femme des rues de Rome dont on raconte l'histoire, elle fait comme Elie et Moïse. Elle prend sur ses bras son enfant malade et va vers une statue de la Vierge tenant l'Enfant-Jésus. Là elle accable la Vierge de reproches. « Voilà mon enfant, dit-elle, et voilà le vôtre ! Si c'était le vôtre qui fût malade, et si vous veniez me demander secours, vous l'aurais-je refusé ? Et vous qui avez là votre enfant bien portant, qu'avez-vous fait pour moi ? »

Et l'enfant fut guéri.

La miséricorde et la gloire se rencontrent et s'embrassent dans la victoire de l'homme sur Dieu.

Dans la Babel du monde moderne, où chacun parle, où personne n'écoute, dans l'immense confusion des langues mêlées et troublées, voilà l'unique parole nécessairement et certainement écoutée du genre humain. Voilà la parole victorieuse qui s'impose nécessairement à tout le tumulte des voix discordantes. La parole du miracle porte avec elle partout où elle va la signature authentique de Dieu.

(à suivre).

ERNEST HELLO.

MŒURS AMÉRICAINES

BLANCS ET NOIRS

La première gare où pénètre l'étranger qui, de nos jours, voyage dans les anciens Etats esclavagistes lui en apprend plus long que bien des discours sur les relations actuelles des deux races, blanche et noire, dans cette partie des Etats-Unis. Il est tout surpris d'y trouver deux salles d'attente complètement séparées l'une de l'autre et situées aux deux extrémités de l'édifice. A l'entrée de la première ses yeux tombent sur l'inscription : *White*, tandis qu'il lit à la porte de l'autre : *Colored*. Cela fait au voyageur à peu près le même effet que si à l'entrée de ces Etats il voyait sur une affiche géante : Ici on n'admet pas l'égalité sociale des blancs et des noirs.

La question sociale qu'a fait naître aux Etats-Unis l'émancipation des noirs est peut-être encore aujourd'hui le problème d'ordre intérieur le plus grave dont la solution s'impose aux Américains du Sud, et, indirectement, à tout le peuple des Etats-Unis.

Pendant un certain temps, comme le fait remarquer un publiciste ¹, toutes les doléances du Sud au sujet de ses relations avec la race noire étaient accueillies par le Nord avec des sourires d'incrédulité. Par bonheur, cet état d'esprit disparaît graduellement, et, à l'heure qu'il est, bien des gens sérieux, vivant en deçà ou au delà du Potomac et de l'Ohio, travaillent à se former sur la question un jugement équitable, et sont, par le fait même, plus aptes à une discussion calme et éclairée.

Cependant, malgré cela et malgré les rapprochements qui ont dû nécessairement se produire entre blancs et noirs au moins sur

1 — Thomas-Nelson Page, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet.

le terrain politique, il s'en faut de beaucoup que l'antipathie soit complètement éteinte. Un coup de pincettes malencontreusement donné dans ces cendres encore chaudes fait vite jaillir les étincelles de tous côtés, et M. Théodore Roosevelt lui-même saurait, mieux que personne, nous renseigner là-dessus. A peine, en effet, au mois d'octobre dernier, Booker-T. Washington, le représentant le plus distingué de la race noire en Amérique, s'était-il assis à la table du Président, sur l'invitation spéciale de celui-ci, que la stupeur et l'indignation se peignaient sur les visages des Sudistes et qu'une tempête de protestations éclatait dans toute la presse des anciens Etats esclavagistes. Laisser un noir manger à la table du Président des Etats-Unis, quel crime abominable ! Et voilà comment un innocent dîner fit perdre du coup au héros de San Juan, dans l'esprit des Sudistes, la moitié de sa popularité ! On appela ce dîner nouveau genre : « *Un point noir dans la Maison Blanche.* »

Aux yeux de celui qui n'a jamais été à même d'observer sur les lieux les mille frictions et conflits qu'entraîne dans le Sud la vie en commun des blancs et des Africains importés, ce *tolle* de la presse sudiste à propos d'un dîner peut paraître ridicule et inexplicable. Mais quiconque a habité le Sud et a observé et écouté un quelque peu, n'aurait pas compris qu'il en fût autrement.

La table, voyez-vous, est un symbole, un signe d'égalité sociale. On n'invite pas son domestique à dîner comme on invite un parent ou un ami. Or, chez les blancs du Sud, le mot d'ordre est général : « Pas d'égalité sociale avec les noirs ! Le mélange d'une race supérieure avec une race inférieure, disent-ils, ne peut produire qu'un type dégénéré où l'on retrouverait comme une synthèse des défauts et des vices des deux races. » — « On n'a pas besoin d'être prophète, écrivait peu de temps après l'incident Roosevelt-Washington le colonel Thorpe, dans le *Louisville Courier Journal*, pour prédire les conséquences désastreuses d'une invasion de dix millions d'Africains dans la société blanche. Dans deux siècles,

et peut-être avant, tout le peuple de ce pays serait descendu au niveau des populations de l'Amérique du Sud. Le blanc du Nord qui prêche une doctrine contraire, concluait le bouillant colonel, est déloyal et traître à sa race, fût-il Président, juriste, évêque ou simple sentimentaliste.»

L'allusion au dîner de M. Roosevelt est assez directe !

Voilà donc encore une fois bien nettement tracée l'infranchissable *color line*, comme on dit en ce pays, qui empêche les blancs et les noirs de voyager en chemin de fer, dans le même wagon, et de dîner au restaurant à la même table, dans les anciens Etats esclavagistes.

A ce propos, Booker-T. Washington lui-même, dans son livre *Up from slavery*¹, raconte un trait assez piquant et très caractéristique.

C'était en 1879. Le général Armstrong, ce distingué philanthrope américain qui fut si dévoué aux intérêts de la race noire, venait de tenter l'introduction des Indiens dans son école industrielle, fondée d'abord exclusivement pour les nègres à Hampton, Virginie. Un de ses nouveaux élèves fut pris du mal du pays, et il fallut le reconduire à Washington, et de là, à la réserve indienne. Ce fut Booker Washington qu'on chargea de l'accompagner. Le voyage se fit en bateau à vapeur. On sonne le dîner. Washington, en homme qui connaît son affaire, attend que le grand nombre de passagers aient achevé leur repas, puis il pénètre dans la salle à manger ; mais aussitôt il est averti que son élève seul peut se mettre à table. Même aventure à l'hôtel où ils descendent en débarquant à Washington.

On ne peut donc le nier, l'antipathie entre les deux races du Sud, plus contenue aujourd'hui qu'il y a trente ans, n'en est peut-être pas beaucoup moins réelle.

Toutefois, pour être impartial envers les blancs du Sud, il faut

1 — Voyez *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1901. " L'autobiographie d'un nègre ", par Th. Bentzon.

d'abord bien comprendre la position où les a mis l'affranchissement des noirs, ne pas perdre de vue les efforts considérables et dignes de louange qu'ils ont faits pour relever le niveau primitif des affranchis, et puis bien se rendre compte du caractère et des aptitudes de la race noire.

Rappelons-nous, en effet, ce qu'étaient ces grands planteurs du Sud avant la guerre, avec leurs troupes d'esclaves dont quelques-uns avaient pu coûter jusqu'à \$1,500, et qui, le plus souvent, constituaient, à eux seuls, toute la fortune du maître, et nous comprendrons mieux alors la résistance acharnée qu'opposa le Sud à la campagne abolitionniste du Nord.

On a sans doute bien de la peine à réprimer un mouvement d'indignation, quand on songe à tout ce *capital humain* si cruellement amassé par certains membres de l'ancienne Confédération du Sud. Mais que, dans ces temps de honteux servage, il y ait eu des maîtres assez généreux pour faire oublier à ceux qu'ils possédaient leur humiliante qualité d'esclaves, on ne saurait le nier sans mentir à l'histoire. Je n'en veux pour preuve que ce fait des 25 esclaves de M. John-S. Bransfield, grand propriétaire de fermes dans l'Arkansas, qui, après avoir quitté leur maître en pleurant le jour où ils furent proclamés libres, s'en revinrent un à un à la ferme, quelques mois après, suppliant leur ancien maître de les reprendre, non pas comme ouvriers à gages, mais comme esclaves.

Et ce qui paraît bien plus étrange encore et plus intéressant à noter : « lorsque, dit Booker Washington lui-même, écartant les préjugés et les rancunes, nous regardons les faits bien en face, nous reconnaissons que, malgré la cruauté, malgré l'immoralité profonde de cette institution, les dix millions de nègres américains sont dans de meilleures conditions matérielles, intellectuelles et religieuses qu'un nombre égal de noirs sur tout autre point du globe. C'est si vrai que des nègres de ce pays dont les ancêtres, ou qui eux-mêmes, ont été à l'école de l'esclavage, se rendent en Afrique, comme missionnaires, pour éclairer ceux des nôtres qui

sont restés dans la patrie. Je ne parle pas ainsi pour justifier un état de choses qui n'eut à l'origine que des motifs de lucre, mais pour montrer comment la Providence sait se servir des hommes et des institutions ¹. »

Mais reprenons notre thème. Voici la terrible guerre de Sécession engagée. Les Confédérés font preuve, dans les luttes sanglantes de cette guerre fratricide, d'une bravoure digne, hélas ! d'une meilleure cause. Lee, Jackson et Beauregard sont des hommes dont l'histoire ne saurait oublier les faits d'armes glorieux. Mais les Confédérés sont obligés de céder, la paix est faite, et les noirs sont proclamés par Abraham Lincoln, citoyens libres de l'Union. Cet acte d'émancipation décrétait, en même temps que l'affranchissement des nègres, la ruine financière et sociale des planteurs du Sud.

Les blancs de ce pays l'ont-ils complètement oublié ? L'expérience prouve plutôt le contraire. Mais si, d'un autre côté, nous considérons l'œuvre de régénération intellectuelle des noirs entreprise avec énergie depuis un bon nombre d'années par les blancs, il nous faut au moins admettre, à l'honneur de ces derniers, qu'ils savent généreusement faire taire de pénibles souvenirs pour travailler au relèvement de leurs anciens esclaves.

Chacun sait qu'avant la guerre, à cause de l'abîme qui séparait les maîtres de leurs serviteurs, jamais on n'aurait pu songer à prélever sur les deniers publics de quoi pourvoir à l'instruction des nègres. Si je ne me trompe, une loi leur défendait même d'apprendre à lire. A dire vrai, il n'y avait alors de florissant dans le Sud, en fait de maison d'éducation, que les universités ou les grandes académies où, seuls les fils des riches propriétaires pouvaient se payer le luxe d'études sérieuses. L'instruction populaire, même chez les blancs, était négligée et le plus souvent nulle.

1 — La traduction des passages du livre de Washington *Up from slavery*, qui seront cités dans le cours de cet article, est empruntée à l'excellente étude qu'en fait M. Th. Bentzon dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Bientôt après Appomattox, malgré le sombre horizon qui s'offrait aux regards du Sud ruiné par une guerre désastreuse, les Confédérés vaincus, mais non découragés, commencèrent à comprendre que s'ils voulaient jamais jouer un rôle dans la politique de l'Union et recouvrer, en partie du moins, un prestige perdu, il leur fallait à tout prix se mettre à l'œuvre et organiser un système efficace d'instruction publique s'étendant à toute la nation.

A l'heure qu'il est, disons-le, il n'y a pas un Etat du Sud qui ne pourvoie à l'instruction du peuple, *sans aucune distinction de races*, par un système d'écoles établies, soutenues et contrôlées par l'Etat lui-même ¹.

Le Sud dépense aujourd'hui pour les écoles publiques des

1 — Voici quelques chiffres qui nous prouveront l'énergique et généreux effort que font les blancs du Sud pour le relèvement de la race noire.

Dans les anciens Etats esclavagistes, y compris le district de Columbia, 35 pour cent des enfants de 5 à 18 ans sont des nègres. En faisant le relevé des listes d'inscriptions scolaires, on trouve 52 pour cent d'enfants noirs, et de tous ces négillons inscrits, la présence moyenne à la classe est de 64 pour cent. Les dépenses faites par ces Etats pour l'éducation des noirs, d'après des données officielles du Bureau d'Education, ont été de \$120,000,000 de 1870 à 1891, et les frais scolaires *per capita* se sont élevés de 49 centins qu'ils étaient en 1870-71 à \$2.27 en 1897-98.

Or, des revenus scolaires obtenus par les taxes, les blancs ont payé 92 pour cent. D'ailleurs, le rapport officiel d'évaluation des propriétés dans les Etats en cause nous édifiera encore bien davantage sur ce sujet. En effet, en Georgie, la propriété des blancs en 1890, était évaluée à \$374,035,693; celle des noirs à \$14,118,720. Pour l'année qui s'est terminée le 30 juin 1900, on évaluait la propriété des blancs dans la Caroline du Nord à \$242,342,104, et celle des noirs à \$9,402,669. Le rôle d'évaluation des comtés de la Louisiane (à la Nouvelle-Orléans, il n'y a qu'un seul rôle pour les noirs et les blancs), pour l'année 1899, donne \$122,577,440 pour la propriété des blancs, et \$6,643,049 pour celle des noirs.

En Virginie enfin, 95,662 blancs ont payé des taxes, en 1899, pour des propriétés évaluées à plus de \$300, et dans la même année, 8,147 noirs seulement ont fait la même chose. — Tous ces chiffres sont empruntés au rapport du Dr J.-L.-W. Curry, administrateur-gérant des « States Educational Funds, » fait à Washington, au mois de décembre 1901.

nègres six millions et demi de dollars par année. De cette somme les blancs payent plus de 90 pour cent en taxes volontaires, tandis que les noirs eux-mêmes n'en paient que 10 pour cent, et dans certains districts à peine 3 pour cent.

Il est juste toutefois de reconnaître, avec le D^r Curry lui-même, qu'avant toute action des Etats du Sud en cette matière, plusieurs sociétés religieuses, ainsi que de généreux philanthropes du Nord, avaient libéralement donné pour l'instruction des noirs, et qu'en outre, comme le dit M. Th. Bentzon dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1901, la part prise au relèvement du nègre par les pédagogues, venus eux aussi du Nord aussitôt après la guerre, forme un des plus beaux chapitres de l'histoire des Etats-Unis.

Ne perdons pas de vue cependant que les lois scolaires, qui mettaient dans le Sud sur un même pied l'éducation du blanc et celle du noir, ont été votées par des Législatures composées de blancs dont les huit-dixièmes étaient de vieux soldats Confédérés ou de leurs descendants, et souhaitons que la générosité de ces derniers aille toujours croissante jusqu'à faire peut-être un jour complètement oublier l'immense faute des ancêtres !

A la vue des sacrifices réels qu'ont faits et que font encore les Sudistes pour l'éducation des noirs, il est bien permis de se demander si le succès a répondu à leurs efforts.

A ne considérer que le point de départ, on est frappé, — et cela se comprend, — des progrès rapides de l'instruction populaire chez les nègres et de l'augmentation dans le nombre des élèves qui, de 1877 à 1895, fréquentèrent les écoles *de couleur* tant publiques que privées. Mais si l'on regarde l'état d'avancement intellectuel du nègre américain d'aujourd'hui, il faut avouer franchement que les progrès réalisés sont encore au-dessous du travail accompli durant les 30 dernières années.

Parmi les causes multiples de cette disproportion entre la force dépensée d'un côté et la perfection acquise de l'autre, il faut mettre au premier rang le caractère et les aptitudes de la race noire.

Que ce soit là, en effet, l'apanage naturel de l'Africain, ou le triste résultat de son séjour sur la terre d'Amérique, on est forcé de reconnaître que le noir des Etats-Unis a certains défauts peu conciliables avec un travail constant et une application méthodique et suivie.

C'est d'abord à l'école que le nègre fait preuve d'inconstance, compagne inséparable de l'imprévoyance qui est son défaut capital. Dans les premiers temps de sa fréquentation de la classe, comme me le disait un curé de la Louisiane, les progrès du négroillon sont assez encourageants. Mais ils durent peu, et quand une fois l'enfant a appris quelques rudiments de lecture, il ne s'inquiète pas beaucoup du reste.

La même insouciance s'observe mieux encore dans la conduite de la vie, et il est assez rare de voir un nègre faire des économies pour s'acquérir une propriété. C'est ce que démontre clairement le dernier bulletin officiel des commissaires d'évaluation pour les différents districts de la Louisiane (1901). On y voit, en effet, que de tous les nègres de la Louisiane en âge de voter, 1 sur 27 seulement possède de la propriété pour une valeur de \$300. Et même, dans certaines parties de l'Etat, la proportion descend beaucoup plus bas. Ainsi, à l'Assomption, elle est de 1 sur 264 ; à Madison, de 1 sur 102, et à Livingston, de 1 sur 100.

Il est hors de doute que la vie au jour le jour est l'idéal du nègre. Je demandais, il y a quelque temps, à un des nombreux pêcheurs d'huîtres du village que j'habite, un noir, combien à peu près il pouvait gagner pendant l'hiver avec un bon bateau. « Nous amassons de quoi passer l'été sans travailler, me répond-il ; c'est là tout ce que nous désirons. »

Evidemment ce n'est pas chez les noirs qu'on trouvera jamais les meilleurs clients des caisses d'épargne ! Et une telle incurie les empêchera toujours de jouir aux Etats-Unis, sur le terrain économique, d'une influence proportionnelle à leur nombre. Cette imprévoyance caractéristique du nègre n'est-elle pas le résultat

assez naturel de près de deux siècles d'esclavage, pendant lesquels il n'eut qu'à faire mouvoir ses bras et ses jambes pour exécuter la besogne toujours taillée d'avance par le maître ?

Le nègre ne brille pas non plus par l'énergie, et se montre, en outre, très sensible à l'influence du milieu.

Les villes, avec le luxe de leurs amusements variés, ont sur lui un attrait malsain auquel il résiste difficilement.

D'ailleurs, pour parler franc, le développement qui résulte de l'initiative et de la force de caractère lui a toujours manqué. La race noire est une race inférieure, et il serait absolument chimérique de croire qu'il soit possible au nègre, placé dans les mêmes conditions que le blanc, d'atteindre le niveau intellectuel de celui-ci. Booker Washington est une brillante exception à la règle, et ne fait que confirmer, par cela même qu'il domine sa race de tout son talent, cette loi inexorable de l'anthropologie.

Certes, la proclamation de Lincoln pouvait difficilement trouver des gens moins préparés à jouer sérieusement le rôle de citoyens, et à recevoir tout à la fois le droit de suffrage et d'éligibilité.

La situation de ces malheureux, à l'instant mémorable de leur affranchissement, a été dépeinte en quelques lignes d'une vérité saisissante par Booker Washington, dans son livre où il raconte comment les choses se passèrent sur la plantation où il travaillait. « Pendant quelques instants, écrit-il, ce furent des cris d'allégresse sauvage, de bruyantes actions de grâces ; mais les nègres n'avaient pas eu le temps de retourner à leurs cases que déjà le premier enthousiasme se changeait en préoccupation. Quelle responsabilité que d'être libres, d'avoir à se suffire ! Il s'agissait de se créer un foyer, d'exercer un métier, d'établir et de soutenir une église, de devenir des citoyens. En quelques heures on les avait mis en face de toutes les grandes questions que la civilisation s'efforce de résoudre depuis des siècles... » En vérité, il eût été bien difficile pour ces esclaves d'hier de ne pas se livrer à ces graves réflexions à l'aurore de leur liberté !

La faiblesse de volonté et d'initiative, que nous venons d'observer chez le noir, exerce malheureusement une influence délétère sur son économie morale, et y engendre trop souvent de terribles désordres qui font alors du pauvre nègre un être véritablement dangereux. Si je voulais ici assombrir le tableau, je n'aurais qu'à reproduire la page où William-Hannibal Thomas, un noir, trace un portrait peu flatteur de ses compatriotes dans son livre : *The american Negro — What he was — What he is and what he may become*. Mais il faut être juste : le portrait est manifestement chargé, et après renseignements pris, on trouve qu'il y a lieu de soupçonner l'auteur d'être traître à sa race.

Quand on parle d'obstacles à l'avancement rapide du noir dans la voie du développement intellectuel et social, il faut encore tenir compte des funestes illusions que des politiciens sans vergogne firent longtemps briller aux yeux de ces simples et naïfs affranchis pour leur arracher un vote convoité. Bon nombre de ces malheureux lâchèrent trop souvent la proie pour l'ombre, et, au lieu de se mettre paisiblement à exercer un métier, se lancèrent à la poursuite d'un avenir tout doré de belles promesses et... vide de réalité.

Autant de forces perdues, qui, si elles avaient été dirigées sans retard vers un but moins brillant mais plus pratique, eussent pu donner à la race noire plus de prestige et une plus grande confiance en elle-même.

C'est ce qu'a très bien compris le distingué fondateur et président du Tuskegee Normal Institute (Alabama), Booker-T. Washington, et ce qu'il a su mettre en pratique avec un succès remarquable pour le relèvement de sa propre race. Inculquer à ses compatriotes la nécessité de gagner l'estime et l'amitié des blancs par une vie honnête et sans reproche, les pousser résolument vers l'exploitation des régions agricoles, détourner par conséquent les prétentieux et les chimériques du projet d'abandonner les champs pour la ville, et à cette fin, fortifier tout d'abord leur caractère et leur donner des habitudes d'ordre et

d'économie, voilà le programme de réforme sociale que cet homme d'un talent extraordinaire a su réaliser dans son école normale de Tuskegee, fondée en 1881. On ne peut rien trouver aujourd'hui dans tous les Etats-Unis qui réponde mieux, en dehors de l'action de l'Eglise catholique, aux véritables besoins de la race noire.

Dire que la même éducation convient au noir et au blanc semble absurde à Booker Washington. « Il peut nous être agréable de le croire, dit-il, mais quand l'épreuve est faite, on est forcé d'admettre qu'il existe cependant une différence... Avec un courage au-dessus de tout éloge, ce noble champion de la civilisation nègre en Amérique, après avoir été formé lui-même à l'école du célèbre général Armstrong, est parvenu à organiser une école normale, devenue maintenant une pépinière d'instituteurs dévoués. Ceux-ci se répandent dans les campagnes pour se consacrer à l'instruction de leurs frères et se dévouer en même temps à leur formation morale.

Faire tout d'abord des hommes de bien, des hommes assidus au travail, voilà le premier article de leur programme. « Quand le nègre sera justement considéré, dit Booker Washington, on lui fera meilleur accueil. »

Connaissant à fond l'inconstance native de ses compatriotes, il fonda en 1884, à côté de son école normale, une école du soir qui compte aujourd'hui 457 étudiants et « qui lui sert de pierre de touche pour juger des capacités et des bonnes volontés. » Quiconque, en effet, consent à travailler dix heures par jour pour gagner deux heures d'étude est jugé digne d'être poussé jusqu'au bout. Quand il a fait ses preuves à l'école du soir, l'élève entre à l'école proprement dite où il suit la classe quatre jours par semaine et travaille deux jours à son métier. Il sort de l'école de bons charpentiers, serruriers, tailleurs, etc., qui font en même temps honneur aux leçons de morale de leur président ¹.

1 — *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1901.

Cette œuvre philanthropique est un gage sérieux d'espérance pour l'avenir de la race noire aux Etats-Unis, et, reconnaissons-le ici, les Sudistes les plus obstinés ne lui ménagent pas leurs encouragements.

Hélas ! les rapports officiels du dernier recensement ne semblent pas prouver que les idées vivifiantes de Washington aient encore atteint la masse des noirs, car on y constate une tendance de plus en plus marquée des nègres à s'entasser dans les villes. Chose étrange ! la capitale de l'Union est toujours à la tête des villes à population mixte avec ses 86,702 noirs sur une population totale de 278,718. La Maison Blanche exercerait-elle par hasard quelque fascination sur le noir ?

Espérons que, secondé comme il l'est par des lieutenants actifs et pleins de zèle, Booker Washington finira par rendre sa race plus stable et moins frivole, en lui inculquant toujours de plus en plus l'amour de l'agriculture et de l'industrie en même temps que les principes d'une économie sage et éclairée. Ce sont ces goûts et ces principes qui, joints à la foi chrétienne et à des mœurs plus pures, pourraient faire du nègre américain un citoyen universellement respecté.

L'œuvre de régénération intellectuelle de toute la race noire, si elle venait à se réaliser, finirait-elle par résoudre le problème de l'égalité sociale des blancs et des noirs dans le Sud ?

Il est permis d'en douter même à celui qui, mettant complètement de côté la question de races, ne considère que l'attachement profond de tout vrai Sudiste à son histoire.

Nulle part en Amérique, si ce n'est dans la province de Québec, on ne vit plus du passé que dans la patrie des Jefferson Davis et des Jackson. Le culte des ancêtres y est sacré et chaque nom inscrit au grand livre historique de la Confédération est aussi gravé au fond du cœur de chaque citoyen. L'esprit de caste, apporté d'Europe dans l'ancienne Louisiane par un grand nombre de gentilshommes français et espagnols et soigneusement entretenu dans la suite par les planteurs, y a jeté de profondes racines,

et la magie qu'y exercent les noms nous fait souvent oublier que nous sommes ici en pleine république américaine.

A voir les livres nombreux, articles de journaux, études, conférences, qui tendent tous à faire revivre la mémoire d'un brillant passé, on dirait vraiment que ce peuple, après avoir vu son prestige politique s'effondrer sous l'action d'une guerre désastreuse, veut à tout prix couvrir les faiblesses du présent par la renommée de temps qui ne sont plus. En tout cas, ces résurrections fréquentes de l'histoire chez les Sudistes ne sont guère de nature à effacer de leur mémoire le souvenir de l'abîme que leurs pères avaient creusé entre la race blanche et la race noire.

Et quand même le temps « qui efface tout » finirait par jeter un voile sur ces souvenirs, il y aurait toujours au fond de cette question le grave problème de deux races totalement différentes de caractère, d'aptitudes et de civilisation, entre lesquelles la nature elle-même semble avoir élevé une barrière infranchissable, fermant l'issue à toute solution égalitaire.

Souhaitons néanmoins, en finissant, que l'esprit de l'Evangile, dont le prêtre catholique donne ici tous les jours de si beaux exemples, remplace bientôt et définitivement chez tous les blancs du Sud l'esprit de caste, et que l'abjection ancestrale pèse de moins en moins lourdement sur le nègre américain !

J.-ANT. HUOT, P^{tre}.

Pass Christian, Missouri.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

L'ÉLOQUENCE CANADIENNE

UNE NOUVELLE GERBE DE DISCOURS PATRIOTIQUES — QUE L'ÉLOQUENCE EST
UNE DES PREMIÈRES FORMES DE NOTRE LITTÉRATURE NATIONALE. —

LES ORIGINES DE NOTRE ÉLOQUENCE CANADIENNE. — L'ÉLO-
QUENCE D'AUJOURD'HUI. — LA FAUSSE RHÉTO-
RIQUE. — CORRIGEONS-NOUS.

Les fêtes nationales que l'on a célébrées à Québec à la fin du mois de juin dernier ont donné quelque actualité à une question intéressante de notre littérature. Jamais peut-être on n'a multiplié les discours avec autant de profusion ; jamais on n'a fait vibrer avec autant d'entrain et de persévérance la fibre patriotique que nous portons en nous : si bien qu'il a été de mode pendant huit jours de ne plus guère parler que de l'éloquence canadienne, et, comme on dit ici, des orateurs de la *Saint-Jean-Baptiste*.

Disons tout de suite que les éloges que l'on a faits des discours prononcés les vingt-trois et vingt-quatre juin dernier ont été suffisants, et plutôt hyperboliques. Et certes, l'on devait s'y attendre. On ne remue pas en vain pendant quarante-huit heures le feu sacré du patriotisme. L'âme canadienne s'exalte facilement au souvenir des choses du passé, en face des brillants espoirs de l'avenir, et elle sait gré aux orateurs qui évoquent à son regard ces magiques visions. Et donc, on a décerné à nos orateurs des louanges qu'eussent enviées Lacordaire et Berryer, qui auraient fait pâmer d'aise le vaniteux Cicéron.

Il y a bien eu quelques voix discordantes, une seule même peut-être, dans ce concert d'éloges ; mais c'était la voix d'une critique plutôt mesquine, qui s'acharne à ne vouloir pas com-

prendre la pensée des autres, et qui s'évertue à dénigrer tout ce qui ne s'accorde pas avec des convictions toutes personnelles.

Nous avouons n'avoir partagé ni l'optimisme des uns, ni le pessimisme des autres. Et comme il arrive souvent qu'il vaut mieux se tenir à une certaine distance des extrêmes, peut-être est-ce dans un juste milieu qu'il faut ici se réfugier. Si nous prenons occasion des derniers discours qu'on nous a faits pour entretenir les lecteurs de la *Nouvelle-France* de notre éloquence canadienne, on pensera bien que nous ne voulons ici ni rafraîchir les louanges que distribue la presse quotidienne, ni surtout justifier la malveillance dont en certain quartier on a fait preuve.

Nous ne voulons pas d'ailleurs entrer dans l'étude des discours que tout le monde a lus ou entendus. Les orateurs qui les ont prononcés sont trop près de nous, pour que nous puissions les apprécier avec toute la liberté qui convient, et nous n'avons pas l'autorité qu'il faudrait pour les bien juger. Rappelons seulement qu'ils ont largement mérité une grande partie des éloges qu'on leur a décernés. Quelques-uns dont les noms sont sur toutes les lèvres se sont particulièrement bien acquittés de leur tâche difficile. Leur éloquence s'est alimentée à deux sources fécondes : notre foi religieuse, et notre ferme croyance en la mission providentielle de la race française en Amérique. Aussi leurs discours présentaient-ils un fond d'idées générales, solides et intéressantes, sur lesquelles ils ont appuyé avec force et souvent avec éclat les suggestives observations dont ils nous ont fait part, les vœux qu'ils ont exprimés pour qu'ici se développent dans la paix et avec harmonie toutes nos énergies nationales.



A-t-on remarqué que de tous les genres littéraires cultivés au Canada, l'éloquence est peut-être le plus en vogue ? Les recueils de discours et de conférences sont déjà assez nombreux dans notre bibliothèque canadienne, et il y a quelques semaines

encore M. Bellerive compilait et éditait chez Brousseau les discours prononcés pendant ces dernières années, en France, par nos hommes publics. Et qui peut dire le nombre incalculable de harangues qui sont débitées annuellement du haut de nos tribunes politiques ? Bref ! pendant que parmi nous ceux qui écrivent sont trop rares, ceux qui parlent en public sont légion. De quoi il ne faut pas trop s'étonner pourtant. La vie politique des peuples modernes, et aussi leur vie religieuse ne vont pas sans beaucoup de discours. Il faut que le prédicateur ne cesse d'enseigner le dogme et la morale ; il faut que le ministre publie sans relâche les bienfaits de son gouvernement ; il faut que le député s'escrime à justifier les actes de sa vie publique, et que sans se lasser il attaque ou approuve le ministère ; il faut que l'avocat défende son client, et fasse respecter la justice. Et tout cela fait bien des thèmes sur quoi la rhétorique brode ses plus graves dessins ou ses plus capricieuses fantaisies.

Au reste, personne n'ignore combien le canadien se plaît à parler lui-même, et qu'il lui est infiniment agréable d'entendre discourir les autres. Et ceci est une qualité, disons une habitude de race. Quoi qu'on en dise, et quoi qu'il paraisse quelquefois, nous sommes bien restés français : français nous sommes par le cœur sans doute, mais aussi par le sang, et donc par le tempérament, et par tout cet ensemble d'aptitudes qui caractérisent chaque peuple. Or, le français, on le sait bien, aime à dire tout haut ce qu'il pense. Il a même dans les veines du sang romain et aussi quelques gouttes de sang hellénique, et il ne se déplaît pas dans les bruyantes assemblées du forum et du pnyx. Est-il donc étonnant que le canadien soit lui aussi un peu bavard ? Oh ! sans doute il y a loin de Québec à Paris ou à Rome ; il y a aussi tout un monde entre le Saint-Laurent et l'Ilissus ; l'Acropole et le rocher de Stadaconé se dressent dans une lumière et sous un ciel bien différents. Et aussi notre éloquence se joue, et se déroule, et s'étale, et s'élève avec moins de grâce et d'harmonie, avec moins de souplesse et d'agilité que celle de Lysias et de Crassus,

de Montalembert et de de Mun. La faute en est à des causes multiples dont nous ne sommes pas toujours les maîtres, que tout le monde devine, et qu'il serait trop long d'étudier dans cette causerie qui doit être courte; mais tout de même est-il intéressant de constater combien et jusqu'à quel point nous avons conservé ce tempérament si propre à l'éloquence que nos pères ont ici apporté.

C'est même, pensons-nous, un problème de savoir quel genre littéraire fut ici cultivé le premier: l'éloquence ou la poésie? On a dit sans doute que l'homme chanta d'abord et qu'il parla ensuite. Et ceci signifie qu'en littérature la poésie vient toujours avant la prose. Mais si ce principe est généralement applicable à la littérature des peuples anciens où la vie intellectuelle, où les facultés littéraires ne se sont que par degré et lentement épanouies, et où la littérature a dû suivre des phases successives et correspondant à de divers états de civilisation, le peut-il bien être à la littérature de ces peuples colons qui se sont créés, à une époque de civilisation très avancée, une patrie nouvelle? Il pourrait se faire, et il arrive en effet que des lois toutes différentes président aux origines et au progrès des littératures anciennes, et des littératures coloniales modernes. Et le canadien, en particulier, pourrait bien avoir parlé avant d'avoir chanté.

Sans compter le sermon qui depuis nos origines est ici un genre permanent, et qu'appelle l'organisation de notre vie religieuse, le discours politique est certainement une des premières formes qu'ait revêtues la pensée littéraire.

Ce n'est que quelques années après la conquête, à la fin du XVIII^e siècle que cette pensée s'est éveillée, et a pris soin de s'exprimer par des œuvres. Or, en 1791, l'Angleterre dotait notre pays d'un gouvernement constitutionnel; le peuple canadien envoyait au parlement ses premiers députés; c'est donc à cette date que s'ouvre la liste de nos orateurs politiques, et que commence l'histoire de notre éloquence. Panet et Bédard, nos premiers députés influents, sont tout à fait contemporains de

ce Joseph Quesnel, né gai rimeur, dont en 1790 on jouait à Montréal le *Calas et Colinette*, et que l'on voit inscrit parmi nos poètes canadiens dans le *Répertoire national*. Mais Joseph Quesnel était un français de France, et sans doute qu'il faut pour trouver les origines de la poésie canadienne descendre encore de quelques années, et joindre peut-être ce Marmet, venu de France lui aussi, en 1813, mais qui chanta notre vie nationale, la *Victoire de Chateauguay* et *Chambly*, et qui semble avoir créé au pays la poésie patriotique.

Je ne sache pas qu'il soit resté quelque chose des discours qui furent prononcés pendant la première période si agitée pourtant de notre vie parlementaire, je veux dire de 1791 jusqu'à 1840, époque où fut modifiée notre constitution.

C'est le sort commun à tous les premiers orateurs politiques dont s'honore un pays, que leurs œuvres, dont ils n'eurent eux-mêmes aucun souci, disparaissent et que leur nom seul, et aussi leur exemple de courage civique soient pieusement gardés par la postérité. Leur parole frappe l'oreille des contemporains, elle émeut les âmes, elle exerce une influence considérable et souvent capitale et essentielle : mais l'on n'a pas le soin de recueillir ces sons, de fixer cette parole, et bientôt il ne reste plus du citoyen orateur que l'œuvre politique et sociale qu'il a accomplie. Et si cela suffit pour que la vie d'une nation se développe et que les progrès se réalisent, cela constitue une lacune regrettable dans l'histoire des lettres humaines.

Et il est remarquable que cette lacune soit constatée à l'origine de presque toutes les littératures.

Toute histoire de l'éloquence commence par une série de noms d'orateurs dont les œuvres sont perdues. Et elle atteste ainsi à la fois la force et la fragilité de ce verbe humain, qui fait immortels des hommes dont la voix qui n'a plus d'écho fut pourtant l'organe et comme le puissant instrument de leur activité patriotique. La Grèce n'a plus rien des harangues de Thémistocle et d'Aristide, ni même de celles de Périclès ; Rome ne peut guère

citer que les noms de ses premiers tribuns, et ceux-ci ont laissé à la patrie mieux que leurs œuvres oratoires, une plus grande liberté.

Trouvera-t-on étrange que nous rapprochions de la majesté de ces souvenirs antiques, la mémoire de nos premiers orateurs populaires ? La chose pourtant n'est pas si bizarre qu'on le pourrait penser. Bédard, Panet, Taschereau, Papineau, Neilson furent dans des temps plus rapprochés, et sur une scène moins retentissante, des orateurs habiles, vigoureux et hardis qui firent pour leur pays ce que d'autres, à Athènes ou à Rome, ont fait pour le leur.

Ils ont été les intrépides défenseurs de nos droits méconnus, ils ont revendiqué pour le Canada français les libertés que garantissait l'acte de cession, mais que la diplomatie anglaise tardait tant à nous accorder. Leur éloquence sans doute a été rude, brève, bien positive, sans apprêt. Par quoi d'ailleurs elle dut ressembler beaucoup à celle que l'on entendit au forum pendant les premières années de la république romaine. Les parlementaires du régime de 1791 ont vécu à une époque où il était particulièrement difficile de se livrer à ces études longues et pénibles qui sont la condition préalable des œuvres littéraires. Séparés de la France depuis de longues années par la fortune des armes, privés de tout commerce avec elle pendant les guerres de la révolution et de l'empire, et absorbés par des luttes de plus en plus opiniâtres, comment auraient-ils pu alimenter leur vie d'étude et développer dans le sens de l'art ces énergies intellectuelles dont ils ont donné des preuves si manifestes ? Ne demandons donc pas à ces orateurs de la première heure ces artifices du langage, ces ressources de pensée et d'expression qu'on ne peut obtenir que par une longue et sérieuse culture.

La vertu du citoyen suppléa d'ailleurs chez eux aux procédés artificiels de la rhétorique. Ils se soucièrent peu de polir des phrases, et de balancer des périodes ; ils firent mieux en somme, puisque c'est à eux que nous devons d'avoir conquis pied à pied

l'influence qui nous revient aujourd'hui, et arraché lambeaux par lambeaux les libertés politiques dont nous jouissons. Peu importe que toutes ces victoires soient ou non le prix de phrases harmonieuses et cadencées. « La véritable éloquence se moque de l'éloquence, » écrivait Pascal ; et il pourrait bien se faire que nos premiers tribuns qui firent trembler et fléchir leurs adversaires fussent de véritables orateurs.



Ces temps héroïques de notre vie parlementaire sont déjà assez éloignés de nous. Et l'éloquence canadienne n'a cessé depuis de s'exprimer par des voix de plus en plus nombreuses. Les journaux officiels conservent aujourd'hui avec un soin jaloux la prose de nos députés ; la presse renvoie aux quatre coins du pays l'écho des discours religieux, académiques et patriotiques que l'on croit avoir quelque valeur ; et certes, ce ne sont pas les documents qui manqueront à celui qui voudra faire l'histoire de notre éloquense contemporaine.

Et la comparaison serait sans doute intéressante à établir, si elle le pouvait être, entre nos discours d'aujourd'hui et ceux d'il y a cent ans.

Incontestablement des progrès véritables ont été réalisés. L'éloquence modeste et austère des premiers orateurs a fait place à un art plus soigné. Grâce aux nombreux collègues qui depuis plus de cinquante ans ont été multipliés dans la province française de Québec, la culture classique est plus répandue parmi nous, la rhétorique a livré ses secrets à un plus grand nombre de nos compatriotes, et notre éloquence s'est haussée de plusieurs degrés.

Nous ne croyons pas certes qu'elle ait atteint ses plus hauts sommets. Il est possible d'entrevoir une perfection plus grande que celle que nous lui connaissons ; la marge laissée encore au progrès est bien propre à stimuler les plus nobles ambitions. Au

reste, il ne faut pas s'étonner, ni s'impatienter, ni surtout maugréer si nous ne présentons pas à l'admiration du monde un groupe d'orateurs aussi nombreux et aussi éloquents que d'autres pays plus vieux que le nôtre et mieux pourvus de tous les moyens de former le goût. Il est plus convenable de rendre justice aux laborieux efforts de ceux qui travaillent, et d'attendre que peu à peu notre éloquence canadienne se débarrasse de certains défauts dans lesquels elle paraît s'attarder. Ne demandons pas à une province qui ne compte pas deux millions de canadiens-français, des hommes éminents aussi nombreux que l'on en pourrait trouver dans un pays de trente millions ; n'exigeons pas même de nos compatriotes instruits une culture aussi parfaite que celle qu'ont reçue en France la plupart des hommes publics dont nous lisons les discours, et n'allons pas crier haro sur nos éducateurs, parce que les collèges qu'ils dirigent ne sont pas des Facultés d'enseignement supérieur. Quand on est né dans un pays comme le nôtre, ou quand on y émigre ; quand on vit dans une colonie où les ressources sont si peu développées, et où les questions économiques absorbent la plus grande part de l'activité politique et sociale, il faut savoir être patients, et se résigner à attendre.

Que si nous écrivons ces choses, ce n'est pas certes que nous ne veuillons hâter le plus possible le progrès de notre culture littéraire. Le temps est venu même où cette question de l'enseignement classique et de l'enseignement supérieur doit entrer dans une phase nouvelle ; et nul doute que l'éloquence canadienne bénéficiera de tous les avantages nouveaux que l'on se propose d'offrir bientôt à ceux qui étudient. Nous sommes persuadé qu'une formation plus complète et plus sûrement dirigée fera disparaître cet excès de rhétorique dont souffre surtout notre éloquence. Chose curieuse, c'est de la rhétorique, nous voulons

dire de la rhétorique artificielle et guindée, qu'elle paraît en effet souffrir. Ce qui manque trop souvent à nos orateurs, et nous parlons ici d'un certain nombre et assez grand hors duquel chacun est libre de se placer, c'est cette adorable simplicité que l'on aime tant retrouver dans le discours. On dirait parfois, à l'entendre, que l'âme canadienne a perdu ce sens de la mesure qui est si propre à l'esprit français, et qu'elle s'est faite espagnole ou italienne. Ou encore il semble que nous avons conservé ici trop développé ce goût littéraire qui en France même prévalait à l'époque où Lamartine déroulait du haut de la tribune de si sonores périodes. Notre éloquence, celle surtout que l'on entend dans les grandes circonstances de notre vie publique, est peut-être trop solennelle et trop pompeuse. La forme qu'elle revêt et le ton avec lequel on s'adresse à l'auditoire manquent trop souvent peut-être de ce naturel charmant, de cette spontanéité apparente qui intéresse, captive et ne fatigue jamais. Rien ne lasse plus vite que les phrases touffues et emphatiques.

Avouons encore que la rhétorique, celle qui est factice, exerce souvent sa néfaste influence sur le fond même dont vit notre éloquence. Cette rhétorique apprend à développer surtout ces idées générales, et il faut le dire, banales qui sont le thème trop habituel des amplifications faites en classe. Or, précisément le lieu commun est peut-être l'arsenal trop exploité où vont s'approvisionner les orateurs dont nous parlons. Et nous entendons ici le lieu commun dans le sens péjoratif qu'on lui prête souvent. Sans doute on ne parle et on n'écrit guère que pour répéter ce qui a été dit avant nous : mais encore y a-t-il une certaine manière de féconder le lieu commun, de le faire sien et nouveau que l'on pourrait ici davantage pratiquer. Notre histoire, par exemple, est une mine où puisent largement nos orateurs patriotes. C'est une épopée, et chacun à l'envi s'avise de le redire à son tour et sur tous les tons, sans peut-être suffisamment dégager de ce sujet des considérations originales. Non pas certes qu'il faille blâmer ceux qui demandent à notre histoire les leçons

de l'heure présente ; il ne faut jamais renoncer au patrimoine sacré des gloires ou des souffrances du passé, ni sacrifier quoi que ce soit de ce qui fut notre vie nationale. Mais encore pourrait-on sans doute renouveler ce thème en le pénétrant d'idées plus personnelles.

Que si la rhétorique est le mal dont souffre notre éloquence, la cause en est probablement, et nous le pensons du moins, dans les méthodes mêmes de notre enseignement littéraire. Nos exercices de rhétorique sont trop exclusivement oratoires, et enferment trop l'élève dans le cercle banal du lieu commun. Sous le prétexte que l'élève ne peut encore manier que des idées très générales, on ne l'applique guère qu'à des sujets où l'imagination bien plus que l'esprit scientifique et la réflexion, se donne libre carrière. Ces sujets, historiques pour la plupart, se rapportent à telle ou telle période de l'histoire sur laquelle l'élève n'a et ne peut avoir que des notions très vagues ; et le rhétoricien supplée alors à une information précise qui lui manque par des développements généraux qui se prêtent d'ailleurs à toutes espèces de mouvements oratoires. Dressé à ce genre de composition, il apportera plus tard dans la vie publique ces habitudes de parole où la banalité et l'emphase tiennent trop souvent lieu d'une pensée originale et simplement exprimée.

Nous croyons beaucoup plus efficace pour la formation des esprits et l'éducation du goût littéraire, les méthodes que l'on emploie depuis longtemps déjà en France, et où le discours alterne avec la dissertation. Le discours pratiqué dans une sage mesure développe comme il convient les facultés oratoires de l'élève, pendant que la dissertation, qui doit être avant tout sobre et exacte, l'oblige à une minutieuse recherche des faits et à une invention plus personnelle des idées. La dissertation beaucoup plus que le discours éveille la curiosité intellectuelle, et elle donne surtout ces habitudes de style où la simplicité et la précision élégante n'excluent pas, lorsque le sujet le comporte, l'élévation, l'éclat des images et toutes les hardiesses de la rhétorique.

Qui n'a pas été frappé souvent en lisant les principaux discours qui sont prononcés à la tribune française, ou dans les académies, de la souplesse merveilleuse, et aussi et de la grande simplicité, nous revenons à dessein sur cette expression, de cette éloquence dont est généralement exclue toute espèce de pédantisme.

Nous croyons qu'en général il y a encore beaucoup à faire ici pour réaliser cette manière qui est la bonne, pour faire prendre à notre discours un ton plus mesuré, pour en bannir toute fausse rhétorique. On nous pardonnera sans doute d'avoir aujourd'hui signalé ces défauts. Nous voudrions nous être trompé, mais si on y regarde de bien près peut-être admettra-t-on que, en réalité, nous avons eu quelque raison de faire cette critique de notre éloquence canadienne. Nous sommes à dessein resté dans les généralités pour n'éveiller aucune susceptibilité. On voudra bien tenir compte de nos bonnes intentions. Nous savons que la critique trop sévère rend de très mauvais services à ceux qui s'essaient dans un genre quelconque de la littérature ; d'autre part, la critique trop complaisante et routinière, telle qu'on la rencontre souvent dans nos journaux quotidiens, ne peut qu'entretenir chez ceux qui lisent ou qui écoutent le mauvais goût, et chez ceux qui écrivent ou qui parlent des défauts dont il importe qu'on se débarrasse.

J.-CAMILLE ROY.

PAGES ROMAINES

SUR LES MONTS D'ITALIE. — DANS LA COUR DU BELVÉDÈRE. — AUX PALAIS DE LA
CHANCELLERIE APOSTOLIQUE. — SUR LA PLACE SAINT-MARC, À VENISE.

Me sera-t-il permis de consacrer quelques lignes aux XX monuments commémoratifs du Rédempteur, puisque, en un magnifique supplément illustré, en date du dimanche, 6 juillet, la *Voce della Verità* s'est plu à en redire les beautés ?

Ce n'est pas un des moins grandioses spectacles de l'histoire que celui de tout ce peuple d'Israël debout sur les rives du Jourdain qu'il vient de franchir, entourant ces douze hommes qui, par l'ordre divin, ont emporté chacun du milieu du fleuve la pierre destinée au monument votif de la grande journée.

D'abord, lentement polies par les eaux, miraculeusement rendues ensuite à la lumière pour servir de dalles au chemin des enfants de Jacob conduits par Dieu, ces pierres, désormais inondées des clartés du soleil, se transformeraient en historiens, en apôtres, pour apprendre aux générations futures les bienfaits du Seigneur à l'égard d'Israël.

Est-ce le souvenir de ce fait historique qui fit naître le projet des monuments au Rédempteur sur le sol de l'Italie ? Je n'en sais rien, mais il y a une analogie entre la pensée qui inspira l'œuvre de Josué et celle dont je parle ; il m'a paru bon de la signaler.

En 1897, sous la présidence du comte Jean Acquaderni, un comité international se formait à Bologne dans le but de rendre un solennel hommage au Christ Rédempteur, à la fin d'un siècle si béni et si ingrat.

Encouragée par Léon XIII, l'œuvre prit une extension admirable. Tout ce que l'Italie a de plus chrétien et de plus noble rivalisait de zèle pour en assurer le succès. Les pèlerinages entraient dans son programme. Le nombre des pèlerins dépassa les prévisions ; la distribution des crucifix, en signe de ralliement, déconcerta la générosité de ceux qui les offraient, tant furent nombreuses les poitrines qui voulaient les

porter. Dans chaque province, on arracha aux flancs des plus hautes montagnes une pierre qui servirait à la fermeture de la porte sainte, lors de la clôture du jubilé, puis, en souvenir des XIX siècles de christianisme, et afin que le XX^e naquît dans un acte d'espérance, on demanda aux cimes les plus élevées des Alpes et des Apennins, aux sommets plus modestes des collines, de porter bien haut le témoignage de la foi des peuples. Le Mont Maggio fut le piédestal le plus humble, 350 mètres d'altitude ; à 3,843 Monviso porte avec orgueil le signe de la Rédemption. Entre ces deux extrêmes, par une gradation ascendante, se succèdent le Mont Albano, 453 mètres, Belvédère 501, S. Gintano 727, Ortobene 800, Cimino 1,066, Guadagnolo 1,218, Altino 1,258, M. Caprè 1,470, Matajur 1,643, M. Catria 1,702, M. Amiata 1,734, Guglielmo 1,950, Aspromonte 1,960, Saccarello 2,200, Mombarone 2,372, Vettore 2,477, Maiella 2,795, Gran Sasso 2,900.

A l'inauguration de ces divers monuments les peuples accoururent en foule, les princes de l'Eglise en firent la solennelle consécration. Dix-neuf siècles de christianisme ont été en Italie, plus encore qu'ailleurs dix-neuf siècles de luttes. Les défilés des montagnes de la Péninsule virent tour à tour passer les hordes barbares, les armées lombardes, sarrasines, allemandes, toutes s'acheminant vers Rome pour l'asservir sans y parvenir jamais ; c'était donc justice que les monts affirmassent les victoires chrétiennes dans les siècles écoulés. Dans un temps où la marée de l'impiété monte pour tout envahir, n'était-ce pas une grande pensée de planter la croix bien haut et d'en confier la garde à la foudre du ciel ?



Après l'hommage rendu au Christ, le jubilé pontifical de Léon XIII a fourni une nouvelle occasion d'offrir un nouveau tribut de vénération à son Vicaire.

Cette grandiose manifestation s'est faite le dimanche, 6 juillet, dans l'enceinte du Vatican.

Dans une vaste salle ornée des drapeaux pontificaux et des bannières des divers quartiers de Rome, 1500 pauvres des deux sexes prenaient place autour des tables que leur avait dressées la munificence pontificale.

Sous la présidence de M^{gr} Joseph Ceppetelli, archevêque titulaire de Mira, vice-gérant de Rome, les sœurs de Saint-Vincent de Paul, les membres des comités paroissiaux, des associations catholiques, des vieux zouaves de Pie IX servirent ces humbles de la terre ; en cette scène des agapes chrétiennes, les nobles ne revendiquaient leurs droits que pour avoir des titres à se montrer des serviteurs plus empressés.

Une grande réception du peuple dans la cour du Belvédère suivit le repas des pauvres.

Près des murs de la bibliothèque vaticane, une immense tribune de 15 mètres de hauteur avait été dressée. Richement drapée en damas frangé d'or, un *velarium* la protégeait contre les rayons du soleil ; un gobelin représentant la cène de Léonard de Vinci en ornait le centre. C'est là que le Pape devait prendre place entouré de sa suite. Tout autour de la cour, des tribunes spéciales avaient été réservées à la famille Pecci, aux conseillers municipaux et provinciaux, au corps diplomatique, au pontificat romain. Au centre, la grande fontaine qui s'y trouve avait remplacé l'abondance de ses eaux par des fleurs sans nombre qui en avaient transformé la vasque en une immense corbeille. Quarante mille hommes, femmes, enfants étaient là, dans la fiévreuse attente de l'arrivée du Souverain Pontife. Quand, vers 5 heures, il apparut tout à coup, entouré de ses cardinaux, ajoutant aux bénédictions si puissantes de sa main celles si douces de son sourire, ce fut un moment d'enthousiasme délirant. Les tambours battaient aux champs, les trompettes sonnaient, la foule acclamait, les bannières s'inclinaient ; la foi, l'amour soulevaient tout ce peuple vers le grand vieillard.

Le calme ne se rétablit que pour entendre la cantate de M^e Moriconi exécutée par la jeunesse romaine en l'honneur de Léon XIII, puis, quand l'hymne pontifical eut retenti à son tour, le Pape, de sa voix séculaire, les yeux fixés vers le ciel, ses grands bras grandement ouverts comme s'il eut voulu presser tout le monde sur son cœur, adjura la Trinité entière de bénir ces pauvres, ces riches, ces grands, ces humbles d'une seule et même bénédiction.

Aux cris de « Vive le Pape ! » les enfants des écoles défilèrent sous les yeux émus de Léon XIII tandis qu'il s'appuyait familièrement sur la balustrade de sa tribune. Enfin dans la crainte d'une fatigue, on l'arracha à son peuple qui ne voulait point le quitter.

Le lendemain, les journaux libéraux eux-mêmes avaient subi la fascination de ce rendez-vous affectueux de la Papauté et du peuple; le *Giornale d'Italia* appelait cela « *uno stupendo spettacolo*, » le *Popolo romano* signalait « *un' applauso interminabile, grida di « Viva il Papa ! »* » La *Tribuna* écrivait : « *E siccome le acclamazioni si facevano sempre più vive e insistenti, Leone XIII, con gesto energico e insieme paterno, per altre due volte si è alzato a benedire la folla che mentre acclamava sventolava in aria cappelli e fazzolletti.* »

Tout cela était la constatation la plus complète que trente-deux ans d'usurpation n'ont pu italianiser le romain et amoindrir chez lui son invincible attachement à la personne sacrée du Souverain Pontife.



Peu de jours auparavant, les cardinaux, les membres des congrégations romaines, les archevêques et évêques présents à Rome, nombre de députations de congrégations religieuses se pressaient vers les degrés du grand escalier du palais de la chancellerie, se dirigeant tous vers la même porte, celle de la demeure de l'éminentissime cardinal Parocchi qui fêtait le 25^e anniversaire de son élévation au cardinalat. Tour à tour évêque de Pavie, archevêque de Bologne, cardinal à l'âge de 44 ans, il fut élevé à cette dignité par Pie IX, le 22 juin 1877, en la dernière année de son pontificat. Tant était grande déjà l'autorité morale de ce nouveau prince de l'Eglise, que quelques mois plus tard, au conclave où se fit l'élection de Léon XIII, le cardinal Parocchi vit des suffrages se porter sur son nom. Pour sanctionner l'estime dont il jouissait au sein du sacré collège, Léon XIII le rappela de Bologne et lui confia le gouvernement de l'église de Rome en qualité de cardinal vicaire. Pendant dix-huit ans qu'il en exerça la charge, malgré des occupations capables d'absorber plusieurs vies, chaque jour, soir et matin, son palais fut ouvert indistinctement à tous ceux qui désiraient lui parler. Ne se refusant à aucune invitation, il ne quittait l'église où il venait d'officier que pour aller présider une académie juridique, littéraire ou théologique et en diriger les débats. Membre des congrégations du Concile, des Evêques et Réguliers, de la Propagande, de l'Index, des Rites, du Cérémonial, des Indulgences, des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, des

Etudes, dans les questions les plus ardues, son avis entraîna presque toujours l'opinion de ses collègues. Protecteur de plus de soixante congrégations religieuses, il leur témoigna à toutes le dévouement le plus éclairé. Successivement évêque suburbicaire d'Albano, de Porto et S. Rufina, sous-doyen du sacré collège, les exigences d'une santé minée par tant de travaux le portèrent à abandonner le vicariat de Rome. Il devint alors vice-chancelier de l'église romaine, sommiste des lettres apostoliques, commendataire de S. Laurent *in Damaso*, secrétaire de la congrégation du S. Office. C'est donc sans nulle exagération que M^{sr} Nocella, patriarche d'Antioche, parlant au nom de tous, pouvait lui dire : « ... Aux félicitations de l'avènement, nous faisons succéder aujourd'hui les applaudissements qu'appellent vingt-cinq années dont le cours est allé toujours justifiant l'élévation de Votre Eminence et ajoutant à l'éclat de sa dignité. Le secret pouvoir de la Providence fait que la vertu ne perd jamais ses droits à la récompense, à la reconnaissance, à l'exaltation, et qu'ensuite comme une pierre précieuse, elle jette l'éclat le plus vif sur les grandes dignités dont on la revêt. Ainsi l'a dit le plus fameux orateur de l'ancienne Rome : *Insignia dignitatis in virtute posita lucent.* »

Jamais le vieil adage ne fut mieux appliqué.



La base était vieille de mille ans et plus, — les fondements en avaient été jetés en 888; reconstruite en 1329, elle comptait elle-même six siècles d'existence, la flèche en marbre qui la surmontait lui fut donnée en 1417, et l'ange qui la domine, cent ans plus tard. Haute de 98 mètres, entièrement isolée, la vieille tour s'élevait à l'une des extrémités de cette magnifique place Saint-Marc entièrement pavée de dalles de trachyte et de marbre. Le florentin Jacques Tatti, plus connu sous le nom de Sansovino, réfugié à Venise après le sac de Rome de 1527, paya l'hospitalité que lui donnait la république vénitienne, en dotant la cité des nouveaux édifices du Rialto, de l'escalier d'or du palais ducal, des églises de Saint-Georges des Grecs, de Saint-Julien, et des deux chefs-d'œuvre que l'on nomme le Zecca, (l'hôtel de la Monnaie) et la Bibliothèque.

Sous sa direction, le campanile de Saint-Marc se décorait de cette célèbre *loggia* à laquelle il donnait son nom : la *loggia* de *Sansovino*, (1540), que tous les étrangers viendraient admirer, ainsi que les bas-reliefs du même auteur, les statues en bronze de la Paix, de Mercure, d'Apollon, de Pallas, les portes de bronze fondues en 1720. Venise avait mis là des richesses artistiques pour faire consacrer par l'art la vieille tour, placée là, devant la basilique Saint-Marc, devant le palais des doges, non loin des procuraties où habitaient jadis les plus puissants fonctionnaires de la république après le Doge, comme le fidèle témoin des jours glorieux et malheureux de son histoire. Nul n'allait à Venise sans faire l'ascension du Campanile, et de son sommet l'étranger admirait la ville, l'Adriatique, les lagunes, et au-delà, les monts Euganéens près de Padoue.

Dès 1879, dans un article que publia le *Berliner Tageblatt*, l'écrivain allemand Hans Loewe signalait le danger prochain de l'écroulement de la tour, mais on n'envisagea pas plus l'éventualité d'un désastre qu'on ne s'habitue à la pensée de la disparition des êtres qui nous sont chers et dont la vie est si intimement liée à la nôtre. D'ailleurs, le crédit annuel affecté à l'entretien des monuments historiques de la Vénétie, la basilique Saint-Marc et le palais des doges mis à part, n'étant que de 22,000 francs, semblait justifier les délais insouciantes de tous, quand le 13 juillet dernier une fissure longue de cinq mètres se produisit tout à coup dans les murs extérieurs du campanile. Nul architecte n'en prévint cependant la gravité et l'on remit au lendemain le soin d'une réparation qui ne paraissait pas urgente. Le lendemain, vers 9½ heures du matin, quelques instants après qu'une nouvelle visite modifiant les impressions de la veille eut jeté l'angoisse dans tous les esprits, le mur qui regarde la basilique s'arrondit lentement comme une outre que l'on gonfle, et au milieu d'un nuage de poussière, un fracas énorme retentit ; la tour avait vécu. Une immense pyramide de trente mètres de hauteur en marquait la place.

La chute du monument provoqua un deuil universel ; Paris, Berlin, Vienne, Saint-Pétersbourg, toutes les cités italiennes télégraphièrent à Venise leurs regrets. Les souscriptions pour la réédification de la tour furent aussi spontanées que généreuses. Sous la direction de leurs chefs, soldats du génie, ouvriers de choix chargés d'enlever les ruines ne les remuaient qu'avec un religieux respect, comme si chaque pierre

eût été une relique, une parcelle vivante des siècles disparus. Il y eut comme une contagion d'émotions pour tous les autres monuments de la Péninsule. Milan craignit pour sa cathédrale et, par l'organe du conseil de fabrique, prit une délibération pour attirer l'attention des pouvoirs publics sur le dôme majestueux qui fait son orgueil ; les habitants d'Udine vinrent chaque jour, anxieux de scruter les moindres défaillances de la façade de leur église ; une commission fut envoyée par le ministre Nasi, à Vicence, pour examiner la solidité de sa Basilique.

En voyant tant d'empressements, tant de craintes que provoque le culte de l'art, j'établissais mélancoliquement le parallèle entre ces regrets sincères que suscite la ruine d'une œuvre humaine et l'indifférence profonde et presque universelle qui, dans les malheureux temps où nous vivons, laisse les hommes en face de la destruction de la foi dans les âmes, ces grandes œuvres de Dieu.

DON PAOLO-AGOSTO.

BIBLIOGRAPHIE

LOGIQUE, par D. Mercier, professeur de philosophie et directeur de l'Institut supérieur de philosophie à l'Université de Louvain; III^e édition. Louvain, Institut supérieur de philosophie, 1, rue des Flamands, 1902. Prix : 5 francs.

On se plaît trop souvent à nier les avantages d'une profonde connaissance de la logique, ou à ne reconnaître à cette science qu'une utilité purement spéculative. C'est une erreur. L'homme tout entier a besoin d'une saine éducation et d'une sage direction; et l'esprit humain, si petit et si impuisant, si souvent aux prises avec des passions, des préjugés et des difficultés de toutes sortes, et partant, exposé à se contredire lui-même, doit, autant et même plus que toute autre faculté, chercher dans une longue et pénible gymnastique le parfait développement de sa force, la régularité et la sûreté de son action. C'est là qu'il puise cette marche méthodique, cette justesse de raisonnement et cette délicatesse de discernement qui lui sont nécessaires pour démêler le vrai du faux, pour réfuter l'erreur et arriver sûrement et facilement à la possession de la vérité.

Voilà le but que doit se proposer toute logique bien disciplinée. Et, si nous ne nous trompons, la *Logique* de M^{sr} Mercier semble devoir réaliser cet idéal.

Ecrit en français, dans un style clair et châtié, puisant aux sources antiques sans mépriser ce que les recherches modernes ont pu mettre en lumière, elle donne à la doctrine d'Aristote et des vieux scolastiques une allure de jeunesse qui lui va bien.

L'auteur s'écarte un peu des divisions déjà tracées et scrupuleusement suivies par presque tous ceux qui, de nos jours, ont écrit sur ce sujet. L'ordre logique, comme l'ordre physique et l'ordre moral, est soumis à quatre espèces de causes : aux causes efficientes, matérielles, formelles et finales. Il appartient à la logique de les rechercher, de définir leur nature, de déterminer et d'expliquer les lois qui les régissent. C'est la tâche que s'impose M^{sr} Mercier. Son volume est divisé en quatre parties. Dans la première, il explique en peu de mots comment la nature humaine d'abord et, d'une manière plus prochaine, la raison servie par les sens, sont les causes efficientes de nos opérations intellectuelles. La deuxième partie est tout entière consacrée à définir et à expliquer les principes matériels de nos actes de raison : les concepts sont comme leur matière éloignée, les jugements et les propositions leur matière prochaine. Puis, dans la troisième partie, il traite de la forme sous laquelle se présentent les actes de la logique humaine : c'est le raisonnement considéré sous ses deux aspects. Nous avons alors une étude approfondie du syllogisme et de l'induction. Enfin, il reste à déterminer le but, la cause finale de l'ordre logique; et dans ses derniers chapitres, l'auteur nous montre que tous les efforts de notre raison tendent à une fin unique : la connaissance certaine des vérités médiate, ou la science acquise par démonstration.

L'ordre et l'enchaînement qui règnent partout, cette clarté et cette aisance de langage qu'on retrouve à chaque page, le soin qu'à eu l'auteur de reléguer dans l'ombre certaines questions trop subtiles et trop peu utiles, enfin

les conseils éminemment pratiques qu'il donne sans cesse, expliquent pourquoi cet ouvrage, déjà porté à sa troisième édition, a été traduit dans presque toutes les langues. Nous souhaitons à cette récente édition française le succès légitime qu'eurent ses deux aînées.

LA NOTION DE L'ESPACE au point de vue cosmologique et psychologique, par Désiré Nys, professeur à l'Université catholique de Louvain; Institut supérieur de philosophie, Louvain, 1, rue des Flamands. Prix: 3 francs.

Chercher quels sont les caractères ontologiques de l'espace, et expliquer la genèse de la notion spatiale dans l'esprit humain, voilà le but que se propose le savant professeur de l'Université de Louvain. Tous les jours nous parlons d'espace et de lieu, et nous savons parfaitement ce que représentent ces notions. Mais si l'on peut facilement avoir une idée nette de ces choses, il n'est pas aussi facile de définir ce qui constitue leur nature intime. Peu de questions appartenant à la Métaphysique offrent autant de difficultés et recèlent plus de mystères; nulle aussi n'a reçu de la part des philosophes des solutions plus nombreuses et plus diverses.

Le talent de M. Nys a été surtout de rendre sensible et palpable une question aussi abstraite et, pour ainsi dire, aussi fuyante; il nous la montre avec une clarté et sous des couleurs qui en dissimulent la profondeur. Sa doctrine, à notre sens un peu trop absolue, surtout quand il s'agit de la question fondamentale du lieu, s'éloigne sensiblement de celle de saint Thomas; l'auteur a préféré suivre l'opinion de Suarez, de Vasquez et d'un grand nombre d'autres scolastiques du XVI^e siècle.

C.-ROMÉO GUIMONT, *Pisc.*

Rectification :—Dans les statistiques publiées dans la dernière livraison de la *Nouvelle-France*, deux erreurs se sont glissées qu'il faut corriger comme suit:

Page 326. Province de Toronto : recensement de 1881.

Intervertir les chiffres des Français des diocèses de London et de Hamilton.

Page 327. Province de Saint Boniface : recensement de 1891.

Ajouter les chiffres suivants: Territoires non organisés :

<i>Population totale.</i>	<i>Catholiques.</i>	<i>Français.</i>
32,168	1,336	227

Le Président du Bureau de Direction : L'abbé L. LINDSAY.
Le Secrétaire-Gérant : J.-F. DUMONTIER.

QUÉBEC : — Imprimerie S.-A. DEMERS, N° 30, rue de la Fabrique